

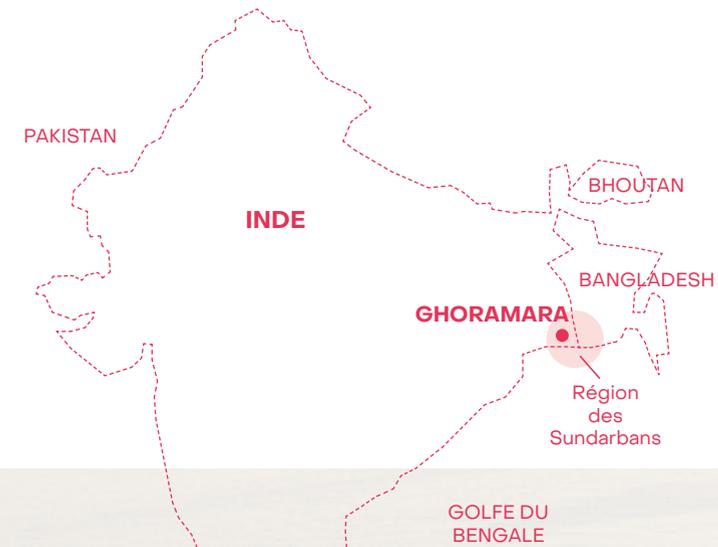
# Un delta dans l'œil du cyclone

1/2

En Inde, la région des Sundarbans est sur la ligne de front climatique. La plus vaste forêt de mangrove du monde, tampon naturel entre terre et mer, subit de plein fouet les cyclones, la montée des eaux mais aussi l'empreinte indélébile de l'activité humaine. Symbole de l'érosion, la petite île de Ghoramara se sait condamnée, et ses habitants vivent sur le fil du rasoir.

Un reportage de Quentin Noirfalisse, avec Amitrajit Chakraborty et Saptarna Paul (textes et photos)

**P**ort de Kakdwip, Etat du Bengale occidental. Il est 12 h16 et le soleil de mars s'abat lourdement sur les passagers qui attendent le départ du bateau vers l'île de Ghoramara. La cabine intérieure, faite de planches de bois peintes en bleu et blanc est pleine à craquer. Chacun a déposé ses chaussures ou ses sandales à l'entrée, juste à côté d'un amas de bonbonnes de gaz. Sur le pont, des femmes serrées les unes contre les autres ont ouvert leur parapluie pour se protéger. Certaines mangent une glace jaune pâle sur un bois. Kajal Pramanik, une dame de 52 ans, monte péniblement avec deux gros sacs en toile de jute, remplis de muri, du riz soufflé. « À Ghoramara, ce n'est pas évident de trouver de la nourriture », glisse-t-elle en repliant les pans de son sari rouge et jaune pour s'asseoir. ▶



Avec le soutien du Fonds pour le journalisme de la Fédération Wallonie-Bruxelles

Arrivée du bateau à Ghoramara, à marée basse. L'île a perdu la moitié de sa superficie à cause de l'érosion et la montée des eaux.



Nilanjan Pramanik (à droite) et ses deux parents. Leur maison a été détruite durant la tempête Yaas en 2021. Ils savent qu'un jour, il faudra quitter Ghoramara.

Un garçon d'une vingtaine d'années embarque et s'assied à côté d'elle. Nilanjan, le neveu de Kajal, est devenu la fierté de la famille. Il étudie la physique à Kolkata (anciennement appelée Calcutta) et revient le week-end voir ses parents sur l'île où il a grandi. Kajal, elle, est servante pour une famille aisée de Namkhana, une ville portuaire située à quinze kilomètres au sud. Le bateau démarre et trace au son cahotant de son moteur à essence. A cette heure, la marée est haute dans l'estuaire de l'Hooghly, un des bras du delta du Gange, qui se jette dans l'océan indien. Kajal n'est pas née à Ghoromara, mais son mari bien. Elle sait qu'un jour elle n'y retournera plus les week-ends, comme elle le fait trois ou quatre fois par mois. Alors que le bateau approche de la rive, une seule chose saute aux yeux : l'érosion impressionnante qui grignote la côte. Au retour, à marée basse, les passagers devront éviter un champ de boue friable pour remonter à bord en équilibre sur des planches en bois. Au nord de la petite île, qui a perdu la moitié de sa surface depuis 1975 (de 9 km<sup>2</sup> à un peu plus de 4 km<sup>2</sup> aujourd'hui), une école primaire s'est effondrée en 2021. Le sol ne parvenait plus à maintenir ses fondations. A quelques mètres des ruines, une ONG islamique prépare en grande pompe une distribution de sacs de nourriture pour les habitants.

« L'île était comme un bol rempli d'eau, tous les poissons de nos étangs d'eau douce sont morts »

— Nilanjan, étudiant en physique à Kolkata

Dans quelques décennies, Ghoramara aura sans doute disparu, prise au piège de la montée des eaux, de l'érosion, de l'activité humaine et de cyclones de plus en plus violents. Elle appartient à la cinquantaine d'îles qui forment la partie indienne des Sundarbans, la plus vaste forêt de mangrove du monde, qui s'étend aussi sur le Bangladesh voisin.

Vue du ciel, la région ressemble à un dédale de voies navigables, de zones humides, de patchworks de rizières, qui dessinent la fin du delta du Gange. Au détour des villages surgit la sensation très forte d'une tension entre l'homme et la nature. Ce sont les Britanniques qui ont colonisé ce lieu très sauvage, il y a un peu plus de deux siècles, pour y lancer une culture massive de riz (voir encadré p.11). Aujourd'hui, quatre millions d'êtres humains vivent dans cette région, « sur le fil du rasoir, avec des moyens d'existence très maigres et une météo extrême », comme le résume le Programme des Nations Unies pour le Développement (Pnud)

Ils côtoient une faune exceptionnelle mais menacée, incarnée par deux cents espèces d'oiseaux et un parc national sanctuarisé, où vit une large population de tigres du Bengale. Normalement, les Sundarbans servent à la fois de précieux puits de carbone et de tampon entre l'océan Indien, où les cyclones ne sont pas rares, et les zones urbanisées du sud du Bengale occidental. Kolkata, sa capitale, est une mégalopole de quatorze millions d'habitants qui s'étend tous azimuts.

Mais les Sundarbans perdent de plus en plus leur statut de barrière naturelle. Ils sont plutôt devenus ce qu'on appelle aujourd'hui une « ligne de front » climatique.



Sur la plage de Gangasagar, la saison de la pêche se termine. Des femmes rangent les filets qui servent à sécher le poisson au soleil.

Kajal et Nilanjan viennent d'arriver dans leur quartier, au cœur de Ghoramara. Les parents de Nilanjan pointent les fondations de leur ancienne maison. Un tas de pierres sur lequel ils prennent la pose pour la photo. Elle a été détruite par Yaas, un des cyclones qui ont récemment frappé la région. « L'île était comme un bol rempli d'eau, tous les poissons de nos étangs d'eau douce sont morts », se rappelle Nilanjan. Ils ont dû reconstruire, juste à côté, avec un toit en paille et les moyens du bord, mais ils s'estiment chanceux : au moins, leur parcelle n'est pas en bord de côte. A Ghoramara comme dans les autres îles de l'ouest des Sundarbans, il n'est pas rare de rencontrer quelqu'un qui a vu sa parcelle et sa maison devenir invivables ou être englouties et devoir en changer deux ou trois fois en quelques années.

Entre 2019 et 2021, quatre cyclones ont frappé la région : Fani, Amphan, Bulbul, Yaas. Après celui-ci, Kajal a décidé de construire une maison à Namkhana. Ici, la première adaptation au changement climatique, c'est souvent le départ pour ailleurs. Les cyclones ne détruisent pas que les maisons. Ils rendent aussi l'agriculture, source de revenus principale avec la pêche, extrêmement difficile. « Avant, nous avions des petites tempêtes. Et puis, il y a eu Aila, en 2009 (2,3 millions d'habitants du Bengale occidental ont dû fuir leur terre), et depuis les cyclones s'accumulent, leur intensité augmente. Les eaux salines ramenées par les vents détruisent les cultures pour plusieurs années », explique Nilanjan.

Son père, Dhrubajyoti Pramanik, est né à Ghoramara. Il possède une *bigha* de terre (0,13 ha) et a vu la population fondre petit à petit. Il resterait 5 000 personnes sur l'île.

« Depuis Yaas, les étés sont plus chauds, plus longs. Le sol devient plus salin. Nous avons dû arrêter la culture de feuilles de bétel »

— Dhrubajyoti Pramanik, cultivateur

« Depuis Yaas, les étés sont plus chauds, plus longs. Le sol devient plus salin. Nous avons dû arrêter la culture de feuilles de bétel (une plante grimpante dont les feuilles sont réputées pour leurs vertus médicinales) car elles ont été détruites par les tempêtes. Aujourd'hui, nous avons peur d'expérimenter quelque chose de nouveau, qui serait plus adapté au climat qui change. » Peur car un cyclone pourrait surgir dans quelques mois, dès l'approche de la mousson, en mai, et ravager tout un investissement.

Le bétel garantissait des revenus à de nombreux agriculteurs de l'île. « Cela coûte entre 2 et 3 lakhs (200 000 à 300 000 roupies, entre 2 200 et 3 300 euros) pour reconstruire une plantation. C'est totalement hors de portée pour nous », se désole Dhrubajyoti Pramanik.

Lors de la traversée en bateau, son fils Nilanjan ne cachait pas son amertume. Des tentatives d'adaptation ont été mises en place. De l'herbe a été plantée pour prévenir l'érosion, mais le bétail a mangé l'herbe. Des digues avec des structures en bambou n'ont pas tenu. « La seule chose qui marche, un peu, c'est d'empiler des rochers dans la mer. » Mais on ne peut pas empiler des rochers partout sur une région de 10 000 km<sup>2</sup>. La situation que vivent les Sundarbans ressemble à un avant-goût de ce qui pourrait arriver avant 2100 dans bien d'autres régions côtières du monde. Les deltas sont particulièrement vulnérables au changement climatique. Plus de cinq cents millions de personnes vivent dans ce type de régions et les plus vulnérables, comme le rappelait la revue scientifique *Nature* en 2020, sont « dans les pays développés et sous-développés ».

Tuhin Ghosh, directeur de l'Ecole des études océanographiques de l'Université de Jadavpur (Kolkata), connaît très bien les Sundarbans. Il est le premier, dans les années 1990, à avoir observé les côtes et écouté le vécu quotidien des populations déjà victimes de l'érosion et de la montée des eaux. Ses recherches aboutissent à un cocktail détonnant de causes, où la patte de l'être humain n'est jamais loin. « Bien sûr, le niveau global des mers monte. Mais on remarque que du côté bangladais des Sundarbans, des nouvelles îles naissent parce que le fleuve Meghna rejette beaucoup de sédiments. Au milieu, côté indien, les superficies se réduisent un peu ou stagnent. Et à l'ouest, dans des îles comme Ghoramara ou Sagar, ça diminue vraiment. Pourquoi une partie d'un delta se comporte à l'inverse d'une autre ? » Tuhin Ghosh apporte ses propres pistes de réponses : à cause des interventions humaines sur l'Hooghly, un bras du Gange qui longe Kolkata et encercle Ghoramara et Sagar. La construction du vaste port de Haldia, des digues mal conçues ou trop abruptes, des détournements du cours d'eau pour de l'irrigation : « il y a six cents interventions humaines de la source de l'Hooghly jusqu'à son embouchure. Le flux de l'eau fraîche, qui est censée balayer les sédiments vers la mer, a faibli. Les sédiments se couchent dans le lit de la rivière, sa profondeur se réduit, alors elle tente de s'élargir en érodant les côtes. » Dans d'autres parties des Sundarbans, c'est la fonte des glaciers himalayens qui joue sur l'équilibre des eaux.

### En face, la mer monte

En face, la mer monte. Sans faillir. Selon de multiples études scientifiques, la côte du Bengale enregistre des augmentations du niveau de la mer de 4 à 10 mm par an (la moyenne mondiale est de 1,8 mm). A cela s'ajoute un phénomène qui concerne de nombreuses régions sur la planète. « Le nombre de jours de pluie baisse, mais les quantités augmentent, selon Tuhin Ghosh. La gravité des cyclones augmente, et l'ampleur des dégâts avec. Il y a dix ans, ils faisaient 100 kilomètres de large. Désormais, ils en font 120 à 130. » Tous les habitants de Ghoramara se rappellent ou ont entendu parler de la disparition de l'île voisine, Lohachara, en 2006. Les habitants qui ont perdu leur terre sont souvent partis s'installer à Sagar, l'île voisine. La plus grande et la plus peuplée de la région. C'est ici que le fleuve sacré, le Gange (via son bras Hooghly), se jette dans la mer. Sagar accueille chaque année un vaste pèlerinage, à la mi-janvier. En 2023, cinq millions d'hindous fervents sont venus se baigner, prier, faire des selfies, acheter des souvenirs dans les boutiques locales et louer les chambres des guesthouses qui ont champignonné depuis que le festival est devenu un enjeu économique. Une digue en briques recouverte d'une couche de béton a remplacé des dunes de sable que Tuhin Ghosh avait mesurées, il y a presque trente ans, à six mètres de haut. A quelques dizaines de mètres de là, des pêcheurs de mer tentent de conserver leur mode de vie, entre ces dévots venus de loin et les cyclones qui « font voler les bateaux

dans la forêt ». Une forêt de plus en plus rachitique, car dans les Sundarbans la déforestation est intense, pour la construction des maisons de ceux qui ne peuvent se permettre le béton.

Mukhtarun Bibi termine sa journée de travail. La saison de la pêche touche à sa fin. Aujourd'hui, comme toutes les femmes de la soixantaine de familles que compte la Sagar Sangam Matsyajibi Samiti (la communauté des pêcheurs à la confluence du fleuve), elle a trié, nettoyé, fait sécher le poisson pêché par les hommes.

Encore adolescente, elle est tombée amoureuse du fils d'Abdar Mallik, un vieux pêcheur et syndicaliste volubile qui pilote la communauté. Elle a fui sa famille et le district de Medinipur pour se marier et vivre ici. Sur 500 mètres s'étendent des dizaines de filets qui servent à faire sécher les poissons, avant qu'un intermédiaire installé sur place ne les achète. Leur destination : d'autres Etats voire des pays limitrophes. Les pêcheurs partagent une plage, des zones de pêche pour placer leurs filets et une immense inquiétude. Les quantités de poissons chutent. La période de reproduction serait bouleversée par le temps qui change. Certains invoquent les vents du Nord qui se font rares, la saison de la pêche qui s'étend, empiétant sur celle de la reproduction. Les chalutiers sans merci qui sévissent plus loin sur les côtes partent avec le gros de la pêche.

Un matin, Sheikh Mukul Raman répare méticuleusement un filet, seul capital réel de ces pêcheurs avec leurs bateaux de bois. Un filet vaut 30 à 40 000 roupies, soit entre 330 et 440 euros, ce qui représente pour eux quatre ou cinq mois de revenus. « Il y a dix ans, explique ce jeune homme de 29 ans, on ramenait une tonne de poissons par sortie. Maintenant, on revient avec 300, 400 kilos, si on est chanceux. » Comment tenir, s'adapter ? Un même son de cloche résonne chez la trentaine de personnes interviewées sur les îles de Sagar et Ghoramara : l'Etat du Bengale occidental et le gouvernement fédéral les ont abandonnées. Bien sûr, des mesures ont été prises, mais elles sont insuffisantes face à l'ampleur du danger, estiment-ils quasiment tous. Sanjib Sagar a été « pradhan » (élu local avec pouvoir exécutif) du Panchayat (assemblée d'une zone rurale) de Ghoramara entre 2013 et 2023. Il défend les « petits paiements » de sécurité sociale initiés par le gouvernement de l'Etat du Bengale occidental (1 000 roupies par mois, 11€), les rochers placés au nord de l'île qui empêchent l'érosion, les systèmes d'alerte précoce de tempêtes et les abris anti-cyclones récemment construits à Sagar. Ceux-ci sont donc à plusieurs

kilomètres de bateau de Ghoramara. Membre du parti au pouvoir dans l'Etat du Bengale occidental, le Trinamool Congress, il en profite pour fustiger le gouvernement central, aux mains de Narendra Modi (du parti BJP), qui n'envoie pas assez d'argent pour construire des maisons solides. Et conclut, fataliste : « Les gens se sont habitués, ils sont maintenant préparés à avoir plus de tempêtes. »

### « Sans poisson, la vie n'a pas de sens »

Sheikh Mukul Raman et les pêcheurs de Sagar, comme des dizaines de milliers d'autres dans les Sundarbans, partent chaque année plusieurs mois pour travailler dans d'autres Etats. « Je prends n'importe quel travail journalier que je trouve, jardinier, ouvrier dans le bâtiment. Et je bosse. Au Kerala ou à Bangalore, je peux gagner 500-600 roupies par jour. A la mousson, je reviens, pour me préparer à la saison de la pêche. » Tuhin Ghosh et ses équipes ont interviewé 1 500 ménages dans les Sundarbans. « 68 % des gens nous ont répondu que la raison pour laquelle ils migrent pour travailler dans un autre Etat, c'est la crise économique. Seulement 3 % citent des causes environnementales comme l'origine de leur migration. » En 2020, le Covid et le confinement sévère imposé par le gouvernement indien ont poussé de nombreux travailleurs migrants à rentrer dans les Sundarbans. Beaucoup ont compris la fragilité de leur statut de migrant climatique : en sursis dans leur terre de naissance et sans réelles certitudes ailleurs.

La nuit s'empare de la plage de Gangasagar. Mukhtarun Bibi balaie des restes de poisson séché sur le sol, à l'entrée de sa maison de terre. Elle retire du linge d'une corde et s'assied. A deux mètres, son petit garçon, Sujauddin, deux ans, joue avec un camion en plastique jaune qui fait office de tractopelle à sable. Elle souffle. « Sans poisson, la vie n'a pas de sens. » —



Mukhtarun Bibi est arrivée à Sagar après être tombée amoureuse d'un pêcheur. Aujourd'hui, elle ne voit pas d'autre avenir pour son fils, son mari et elle que dans la pêche.

# Une frontière malmenée par les colons

Ecosystème fascinant, les Sundarbans ont longtemps formé une barrière de protection entre la mer et la terre, où débouchent des fleuves d'une importance clé pour le Bengale : le Gange, le Brahmapoutre et le Meghna. Si des humains sont venus se frotter à cette dense région de mangroves à la faune riche (et crainte, surtout les tigres et les serpents), dès le 4-5<sup>e</sup> siècle après J.-C., ce sont les colonisateurs anglais qui ont profondément altéré ce qu'étaient les Sundarbans. A la fin du 18<sup>e</sup> siècle, la Compagnie des Indes orientales, affairée à coloniser l'Inde, a décidé de déforester une partie de la région pour créer des zones agricoles, mais aussi des usines de sel ou de briques, qui auront un impact catastrophique sur les sols. Des digues ont été construites par centaines pour contenir l'eau de mer. Les travailleurs indiens envoyés de force par la Compagnie dans les mangroves où vivent tigres, crocodiles et une faune incroyable d'oiseaux, rencontrèrent une bactérie dévastatrice. Le *Vibrio cholerae* s'accrochait aux intestins humains, et en quelques jours, les malades mouraient. Le choléra allait devenir une maladie globalisée et les Sundarbans un exemple frappant du risque que l'homme prend en voulant dicter sa loi à la nature. —

### Episode 2 : chez les veuves du tigre

Dans le prochain numéro d'Imagine, à découvrir début octobre, retrouvez l'épisode 2 de ce reportage long format : comment des femmes, devenues veuves après le décès de leurs maris pêcheurs, se serrent les coudes face à la crise climatique et économique. Leur cas inspire aujourd'hui des démarches juridiques internationales pour faire avancer la justice climatique.